

**ELEMENTS DE BASE POUR UNE FORMATION
A L'APPROCHE DES MIGRANTS
ET PLUS GENERALEMENT
A L'APPROCHE INTERCULTURELLE**

par
Margalit COHEN-EMERIQUE*

* *Docteur en psychologie.*

SOMMAIRE

INTRODUCTION.

I. — LE RESPECT DE LA DIFFERENCE : SES « PARASITAGES » ET SES BLOCAGES

1. La réaction humaine à l'étranger et à l'étrange.
2. L'ethnocentrisme
3. La tendance à la généralisation
4. La réification de l'identité
5. La tendance à ne percevoir que la partie apparente de
l'iceberg
6. La négation de la différence par idéologie
7. Le racisme

II. — LE CHOC CULTUREL COMME MOYEN DE PRISE DE CONSCIENCE DE SON SEUIL DE TOLERANCE ET DE SA PROPRE IDENTITE CULTURELLE

1. Le choc de la transplantation
2. Le choc culturel chez les professionnels en milieu migrant
3. Le choc culturel chez les ethnologues
4. Le choc culturel comme méthode de formation

III. — LA RECONNAISSANCE DE L'AUTRE DANS SON IDENTITE CULTURELLE

1. Un questionnement et une écoute adaptés
2. Quelques points de repère quant à ces facteurs socio-
culturels
3. L'histoire de vie
4. Nouveaux rôles professionnels

CONCLUSION

INTRODUCTION.

Actuellement, en France comme dans beaucoup de pays occidentaux, nombreux sont les professionnels travaillant dans le champ de l'action sociale, socio-éducative ou de la santé mentale (assistantes sociales, éducateurs, psychologues, psychiatres, conseillères en économie sociale et familiale, etc.) qui ont dans leur clientèle des migrants installés depuis plus ou moins longtemps en France, seuls ou avec leur famille.

Ces professionnels ressentent le besoin d'une formation spécifique pour travailler auprès de ces populations de culture différente.

La question qui se pose est : comment les préparer à mieux comprendre et communiquer avec les migrants et leurs familles ? En effet, *la communication interculturelle n'est qu'une complication de la communication en général puisqu'elle rend celle-ci plus complexe en lui ajoutant le paramètre de la diversité d'origine et d'appartenance* (1).

Quelle réponse peut-on apporter à cette question ?

A la lumière des connaissances accumulées par l'ethnologie et la psychoanthropologie, on ne peut plus méconnaître l'impact sur le développement de la personne des normes, valeurs, croyances et attitudes propres à sa culture d'origine. Un tel substratum culturel modèle les conduites et forme la trame de la communication sociale.

De plus, de nombreux travaux de recherche sur des populations migrantes ou en acculturation dans différents pays ont montré que la migration amène forcément, au niveau de la personne, une rupture du sentiment de continuité dans le temps et dans l'espace, une modification de la perception de soi et de la façon dont on se voit perçu par les autres, bref une rupture dans l'identité. Aussi l'adaptation au nouveau pays doit-elle passer par une phase de renforcement de l'identité d'origine.

Compte tenu de ces données, la prise en considération de la culture d'origine par le professionnel en milieu migrant est très importante. Mais nous pensons qu'une formation basée sur une simple acquisition d'un savoir théorique sur la ou les cultures en question, quoique importante, n'est pas essentielle et en tout cas n'est pas à envisager comme premier stade de formation.

Le professionnel en milieu migrant doit passer d'abord par des étapes préliminaires de sensibilisation et d'apprentissage au respect des différences. C'est seulement en prenant conscience de ses préjugés, de ses attitudes ethnocentriques, de son seuil de tolérance personnel à d'autres systèmes de valeurs et aussi en connaissant mieux les contours

(1) UNESCO : *Introduction aux études interculturelles. Esquisse d'un projet pour l'élucidation et la promotion de la communication entre les cultures*. UNESCO, 1976-1980 - Avant-propos, p. 7, 225 p.

de sa propre identité qu'il pourra « s'ouvrir » à la tolérance, à la communication et à la compréhension interculturelle. Le savoir théorique sur la culture en question ne pourra être intégré qu'une fois ces étapes dépassées.

L'objectif de cet article est donc de développer les différentes étapes de formation et de sensibilisation indispensables, nous semble-t-il, pour toute personne qui entre en relation avec des personnes de culture différente.

Nous avons délimité trois étapes. Leur distinction est artificielle par souci de clarté, en fait elles s'interpénètrent constamment et s'influencent mutuellement.

Ce sont :

- 1) Le respect des différences : ses « parasitages » et ses blocages.
- 2) Le choc culturel comme prise de conscience de son seuil de tolérance et de ses propres déterminations culturelles.
- 3) La reconnaissance de l'autre dans son identité culturelle.

Seront essentiellement développés dans cet article les objectifs de cette formation. Quelques allusions seront faites aux méthodes.

I. — LE RESPECT DE LA DIFFERENCE : SES « PARASITAGES » ET SES BLOCAGES.

Pour les professionnels en milieu migrant, le respect de la différence et son acceptation sont les bases nécessaires non seulement pour découvrir tous les éléments constitutifs d'une situation dans laquelle prennent forme et signification l'existence de la personne et les interrelations familiales à travers les rôles et les statuts, mais aussi pour aider l'autre à se faire connaître et reconnaître dans sa différence. Or, ce sont souvent des vœux pieux ne dépassant pas le stade des déclarations verbales, car on oublie de préciser que ce respect de la différence est quelque chose de très difficile à acquérir pour tous les individus. Nos perceptions sélectives, nos préjugés, nos attitudes ethnocentriques sont des obstacles importants au développement de l'ouverture de l'acceptation de la diversité. On ne peut supprimer ces facteurs mais seulement mieux les cerner pour ensuite les corriger. Cela prend du temps et ne va pas sans de nombreux essais et erreurs.

Essayons de faire un inventaire de ces prismes déformants mis en évidence, d'une part, par les recherches de psychologie, de psychosociologie et de psychoanthropologie et, d'autre part, par mes observations empiriques dans les groupes de formation à l'approche des familles migrantes (2).

(2) Il s'agit de plusieurs stages de formation, en particulier dans le cadre du C.F.R.E.S. de Vaucluse. Ils ont fourni un matériel de réflexion et d'analyse.

1.1. La réaction humaine à l'étranger et à l'étrange.

Elle est de peur, de recul, de xénophobie et de sentiments de supériorité prenant des formes différentes suivant les sociétés et leur évolution historique ; les Grecs et les Romains nommaient les Barbares tous les peuples étrangers. La chrétienté médiévale a longtemps débattu de l'existence de l'âme chez les Africains et les Amérindiens et reçu comme une fable le « livre des merveilles » de Marco Polo. Chez les Arabes, l'étranger peut avoir un pouvoir maléfique et nombreux sont les rites de purification pour s'en exorciser. Il n'y a pas très longtemps encore, on parlait de peuples primitifs pour dénommer de nombreux peuples d'Afrique ou d'Asie. Enfin, à l'époque contemporaine, les conquêtes coloniales, en imposant la civilisation occidentale, ont fondé et nourri l'ethnocentrisme de l'Occident comme son racisme.

Des recherches seraient à faire sur la perception de l'étranger et les modes relationnels établis avec lui, suivant les cultures et les situations. Citons toutefois une étude intéressante de Catherine ALES (3) sur ce face à face Sauvage-Blanc. La situation privilégiée d'un processus d'acculturation d'une société restée vierge jusqu'à très récemment (4), lui permet d'observer comment sous le couvert d'une politique dite « d'attraction, de pacification et d'éducation », l'Occidental passe rapidement d'une simple domination de l'espace à une domination des êtres. Il a le désir de capturer une identité culturelle, de la transformer pour fabriquer du même, produire de l'identique. Elle constate un regard différent entre le monde indien et le monde occidental face au Sauvage. Tandis que la société indienne se structure par rapport à un autre n'étant pas de sa culture, en tant que différence, la société occidentale n'admet l'autre qu'en l'assimilant ; c'est un autre en tant que même dont l'image propre ne peut exister. Il s'établit, en même temps qu'une relation de domination, une négation de la différence de l'autre.

Nous touchons là à ce qui est appelé l'ethnocentrisme.

1.2. L'ethnocentrisme.

Il consiste à ramener à des schémas connus les différences à ses références propres rendant ainsi difficile la prise en considération des cadres de références culturelles de l'autre, la pénétration dans son monde et ceci d'autant plus que l'autre ne peut l'expliciter ou, s'il l'explicite, n'est pas écouté. Ainsi les représentations de la culture de l'autre sont très insatisfaisantes, car elles se forment à partir d'un système de pensée reproductif, qui cherche avant tout à retrouver les modèles connus.

(3) Catherine ALES. L'échange impossible, in *Production et Affirmation de l'identité, tome I, Identités collectives et changements sociaux (en instance de parution)* Privat.

(4) Les Indiens Yanomami de la forêt d'Amazonie à la frontière Venezuela-Brésil.

Aussi, aller à la découverte de l'autre implique une décentration par rapport à ses schémas habituels, une attitude active et même un esprit de créativité. Parfois le goût du pittoresque et la fascination suscitées par d'autres civilisations, en raison de leur totale altérité et de leur éloignement, poussent à leur découverte. Mais, comme le dit GOYTISOLO (5), lorsqu'il s'agit d'une société trop proche de nous pour sembler exotique, trop cohérente et compacte pour pouvoir la domestiquer et la pénétrer, comme le monde islamique par exemple, et ô combien lorsqu'il s'agit de personnes immigrées, déracinées, au plus bas de l'échelle sociale, « les fantômes séculaires ethnocentriques voilent la vision de ces sociétés » et la perception des personnes qui en sont issues.

Les données de la psychologie peuvent apporter quelques éclaircissements au sujet de ces tendances ethnocentriques :

- 1) C'est le propre de l'homme d'éviter les situations inconnues et ambiguës, car elles sont source d'anxiété. Quand on ne connaît pas les règles, les codes, on se sent en insécurité. Comme le dit A. MASLOW, il y a chez l'homme un besoin qui le pousse à la recherche de sécurité à des degrés différents suivant les personnes.
- 2) Toute l'éducation de l'enfant consiste à lui faire accepter, intérioriser les codes, les données, les catégories prédéterminées ; ses parents, l'école, le groupe de pairs, toute la société exercent une pression pour qu'il intériorise une certaine conception de la vie, un certain code de comportements réduisant ainsi énormément ses potentialités. C'est une pression vers un mode de pensée convergent et reproducteur et non le développement d'une pensée ouverte et créative. On appelle ce phénomène l'ethnocentrisme cognitif qui fait que l'homme, socialisé au sein d'une culture donnée, n'est généralement pas conscient de ce processus cognitif selon lequel il reproduit des modèles « prêts à porter », dans sa perception d'autres cultures.
- 3) L'individu est si intégré dans sa culture qu'il n'a pas une conscience claire des modèles intériorisés. Ils paraissent aller de soi comme l'oxygène qu'on respire ; beaucoup de jugements et comportements sont presque automatiques, comme par exemple la façon de s'habiller, de se comporter dans différentes situations sociales. C'est lorsque nous sommes privés de certaines habitudes que nous prenons conscience de leur existence. Aussi, lorsqu'on est face à des comportements fort différents des nôtres, a-t-on tendance à porter d'abord des jugements de valeur plutôt que de percevoir la différence.
- 4) Enfin l'influence culturelle se fait sentir déjà au niveau de la perception. Les faits ne sont jamais des faits « bruts », ils sont

(5) Juan GOYTISOLO - Istanbul - Le Monde, 22 juin 1980.

construits ; leur perception dépend de facteurs socio-culturels, Edward T. HALL (6) montre comment des individus appartenant à des cultures différentes non seulement parlent des langues différentes mais habitent des mondes sensoriels différents. La perception du temps et de l'espace est marquée par ces différences.

Les psychologues ont fait de nombreuses expériences pour étudier l'influence des facteurs sociaux et culturels sur la perception visuelle (7) ; leurs résultats sont discutés et même remis en question de par leurs méthodes de recherches. En effet il n'y a pas une réalité, un objet de connaissance indépendant du sujet et de la technique utilisée.

On peut toutefois retenir de ces recherches que l'influence culturelle se fait sentir non pas sur les structures perceptives elles-mêmes, mais par rapport à un type d'environnement. Ainsi, les illusions optiques des Noirs par rapport aux Blancs sont dues aux différences d'environnement visuel, c'est-à-dire à l'écologie ; des formes géométriques simples comme le carré n'existent pas dans certains milieux où les objets familiers sont cylindriques, coniques ou hémisphériques (cases, toits, calebasses, marmites, etc.) ; la plupart des langues ivoiriennes n'utilisent que 3 couleurs : noir, blanc, rouge — ce qui peut expliquer une meilleure réussite aux cubes de Bonnardel (8) (qui n'emploie que 3 couleurs) qu'aux cubes de Kohs (8) (qui en emploie plusieurs). C'est le degré de familiarité de la personne à la technique présentée ou à l'objet à identifier dans les expériences qui sera la cause de ces différences observées entre ethnies, races etc. C'est pour cette raison que l'expérience très connue de HUDSON (9) qui montrait que les enfants noirs d'Afrique du Sud n'avaient pas de perception de la profondeur, a été sévèrement critiquée. Elle ne prenait pas en considération 2 facteurs, la familiarité à l'animal et la technique utilisée, dans l'interprétation des résultats. Toute interprétation d'un phénomène perceptif ne doit pas être isolée de son contexte mais mise en rapport avec la société globale.

Au niveau de la perception sociale, lorsqu'il s'agit de donner des attributs aux personnes, on a constaté que, suivant les cultures, la perception sera sélective à certains aspects de comportement et pas à d'autres. Ainsi lorsqu'un Américain rencontre une personne, il cherche à repérer d'abord l'honnêteté et la gentillesse, le Mexicain la virilité et

(6) Edward T. HALL - La dimension cachée. Editions du Seuil, traduit en français, 1971, 254 p.

(7) TAJFEL H. - Social and Cultural Factors in Perception, in Lindzey G. and Aronson E. eds, *The Handbook of Social Psychology*, tome III, 2^e édition, pp. 315-394.

(8) *Tests de structuration spatiale.*

(9) HUDSON, W. - Pictorial Depth Perception in Subcultural Group in Africa - *Journal of Social Psychology* - Vol. 52 - Nov. 1960, pp. 183-208.

le courage, l'Indien du sud-ouest des U.S.A. recherche en premier si la personne a un pouvoir de sorcier (10). Rappelons aussi combien il est difficile, pour un étranger, de discerner les indices subtils qui permettent facilement de situer l'autochtone dans une classe socio-professionnelle, un groupe d'âge (à partir de sa façon de s'habiller, de parler et aussi de se tenir, de se mouvoir, de se situer dans l'espace); même l'identification de la signification des mimiques n'est pas aisée.

Tous ces indices sont implicitement évidents mais seulement pour les personnes partageant le code.

Toutes ces connaissances de la psychologie montrent que l'ethnocentrisme est une attitude humaine liée inextricablement à la diversité des cultures et des milieux (reste à savoir si elle est plus développée chez certains peuples). Elle n'est pas à confondre avec le racisme traité plus loin. Aussi la formation des travailleurs sociaux en milieu migrant ne peut-elle se donner comme objectif d'extirper cet ethnocentrisme, alors qu'elle se doit de l'envisager pour le racisme. Il s'agirait de mieux cerner cette attitude afin de développer une ouverture, une empathie à l'autre, un aspect de découverte et de créativité qui aideraient à découvrir les différences plutôt que de les laminer.

1.3. La tendance à la généralisation.

C'est aussi un facteur important qui parasite la perception des différences. En effet, comme le dit BAZIN (11) : « La perception de l'identité collective autre que la sienne, dans les collectivités humaines, est elle-même très subjective et globalisante. Elle privilégie certains traits, en estompe et efface certains autres, en ignore ou n'en perçoit pas explicitement de nombreux, les interprète davantage en terme d'affectivité qu'en termes intellectuels ».

Donnons quelques exemples de cette tendance à l'approche globale et subjective, observés dans les groupes de formation.

1. — Elle apparaît d'abord dans ce que les psychosociologues appellent les stéréotypes : c'est classer une personne à partir d'un ou deux attributs de son groupe, qu'il soit ethnique, de sexe, de classe sociale ou même professionnelle et de lui prêter tous les attributs associés à cette catégorie particulière, en ignorant les caractéristiques propres de la personne. Les stéréotypes de nationalité sont courants « le Roumain est voleur », « le Polonais ivrogne », « le Français aime le bon vin et les jolies femmes », etc.

Quoique les professionnels de l'action sociale et socio-éducative semblent ne pas se laisser entraîner dans ces schémas de pensée, on

(10) TAGIURI, R. - Person Perception, in LINDZEY, G. and ARONSON, E. eds, *The Handbook of Social Psychology - Tome III - 2^e édition*, pp. 395-449.

(11) BAZIN, p. 75, op. cit. in UNESCO.

constate chez eux un autre genre de stéréotype, fort dangereux lorsqu'il s'agit de définir les autres professionnels de l'action sociale : l'éducateur vis-à-vis de l'assistante sociale ou vice versa, le psychologue vis-à-vis de l'assistante sociale, etc. On généralise à partir d'une expérience unique avec le représentant d'une autre profession sociale et on se réfère aux stéréotypes courants à propos des uns et des autres.

L'apprentissage au respect de la différence culturelle passe chez eux d'abord par la prise de conscience des stéréotypes professionnels quant à leurs collègues de professions différentes intervenant aussi en milieu migrant, ou ceux de même profession dans des services ou institutions différentes (l'éducateur en milieu ouvert face à l'éducateur en internat ; l'éducateur de l'éducation surveillée face à l'éducateur d'un club de prévention privé, etc.).

2. — Un autre type de généralisation, couramment observé, consiste à ramener l'identité sociale du client au concept très général de « migrant » alors que ce qu'on appelle migrant représente un tel foisonnement de faits et d'événements qu'il rend toute connaissance immédiate impossible. On amalgame le travailleur immigré pour des motivations économiques au réfugié politique, le migrant qui intègre son retour dans son projet migratoire à celui qui le repousse constamment et l'envisage au niveau fantasmatique seulement. On met ensemble le migrant d'origine rurale, trouvant un emploi de manœuvre dans une métropole, et celui qui vit et travaille en zone rurale dans le pays d'accueil. On ne différencie pas toujours le travailleur immigré de l'intellectuel étranger installé en France.

3. — Citons encore un amalgame fréquent dans la perception de l'identité culturelle. Il consiste à ne pas différencier les identités reliées à chacun des quatre niveaux de la culture, suivant la différenciation de Roy PREISWERK (12) : de la microculture à la macroculture en passant par la culture régionale et la culture nationale. Ainsi il est fréquent de parler de la culture du Maghrébin, qui a son identité au niveau de sa culture régionale, sans spécifier et prendre en considération le pays d'origine, à savoir sa culture nationale. On oublie l'origine géographique, ethnique ou tribale, c'est-à-dire sa microculture (berbère, gens de la montagne, etc.), comme l'identité religieuse (judaïsme - Islam, etc.) qui se situe au niveau de la macroculture. Enfin, pour le migrant maghrébin, le processus d'acculturation est important. Il a, souvent déjà, commencé dans le pays d'origine avec la colonisation suivie de l'industrialisation et de l'urbanisation des jeunes pays indépendants. Nos recherches sur les

(12) Roy PREISWERK. Relations interculturelles et développement. Le savoir et le faire, in *Cahiers de l'Institut d'études du développement*, P.U.F. Paris, 1975.

Juifs marocains (13) ont montré qu'on ne pouvait comprendre leur processus d'adaptation dans les différents pays d'asile et, en particulier, en France si on ne prenait pas en considération leur processus d'occidentalisation qui avait commencé, à des degrés très différents, au Maroc et leur degré d'identification à la culture française. Pour toutes les populations maghrébines, l'adaptation en France et ses modalités sont très liées aux possibilités d'occidentalisation existant déjà dans le pays d'origine.

1.4. La réification de l'identité.

C'est une attitude qui consiste à ne voir le migrant qu'à travers son identité sociale et culturelle. On lui attribue l'identité qui est celle de l'ensemble de son groupe d'appartenance, confondant l'identité culturelle d'un individu avec l'identité culturelle du groupe.

En effet, alors que la seconde est constituée « par l'ensemble des méthodes, coutumes, valeurs qui sont à la base de l'organisation de l'expérience dans un groupe, (c'est tout un style de vie d'un groupe social), la première est une manière individuelle d'organiser l'expérience relative à celle qui est à la base du groupe (14). L'identité individuelle est le lieu de convergence d'une histoire individuelle et d'une histoire collective. Chaque personne intègre, dans son identité individuelle, ses options, ses aménagements, ses compromis avec la configuration générale et ceci à travers les événements de sa vie, les diverses influences subies et les modèles d'identification. De plus, l'individu prend part à une multitude de groupes selon son sexe, son âge, sa classe sociale, sa profession, etc., il organisera ces différentes identités selon une configuration et une hiérarchie qui lui sont propres.

Donc chacun a une identité culturelle unique, composite, en dynamique constante de changement et d'évolution. Comme le dit LINTON (15) *les cultures croissent et changent, elles éliminent certains éléments et en acquièrent d'autres au cours de leur histoire*. Il en est de même au niveau de l'identité sociale et culturelle individuelle.

Ne pas prendre en compte tous ces niveaux de différenciation, rester dans le général, c'est schématiser de façon caricaturale les différences culturelles de l'autre et nier son existence en tant que personne unique ; c'est le placer à un niveau de prototype, d'objet figé et monolithique.

(13) Margalit COHEN. Aspects psychologiques de l'acculturation des Juifs marocains. Etude d'un groupe de migrants en France. Thèse de 3^e cycle Paris V et E. P.H.E. 1974, 2 tomes, 271 p. et 98 p.

(14) LORIMIER J. Le projet de vie de l'adolescent. Identité psychosociale et vocation. Paris, Fayard-Mane, 1967 - 340 p.

(15) Ralph LINTON - Les fondements culturels de la personnalité (p. 37). Paris - Dunod, 1959, 133 p.

CAMILLERI (16) décrit ces multiples façons de schématiser l'identité d'un autre peuple. Il parle de *manipulation de l'identité par la classification, la simplification, la confusion et la généralisation*. Il considère que ce n'est pas naïf de la part du manipulateur. C'est pour lui un moyen d'attaquer et dominer l'autre et de fixer un rapport social en faveur de celui qui en profite. Ces observations mériteraient un approfondissement. En tout cas, en ce qui concerne la formation des professionnels en milieu migrant, un de ses objectifs serait de les aider à prendre conscience de ces perceptions simplificatrices qui amènent à la réification de l'identité d'autrui.

1.5. La tendance à ne percevoir que la partie apparente de l'iceberg.

Dans ce cas on perçoit bien des différences mais on s'accroche aux plus saillantes que, généralement, on comparera aux caractéristiques correspondantes de sa culture sans rechercher tous les autres traits culturels qui implicitement sont reliés à celle-ci et lui donnent un sens. En effet, toute culture forme un Gestalt, un système, une configuration où les traits culturels ne sont pas simplement juxtaposés. *Ils sont liés, ils ont un sens et ce sens, quand il sera dégagé, définira l'esprit de la culture de cette société* (17).

Ne percevoir qu'une partie hors de son contexte et de son sens aboutit à des distorsions dans la perception des différences et de là à des jugements de valeur. Ainsi nous avons fréquemment observé chez les professionnels de l'action sociale et socio-éducative en milieu migrant une tendance à s'attacher en particulier au statut et rôle de la femme en Islam, en y réagissant par des prises de position négatives. Ils laissent généralement dans l'ombre le contexte autour de ce statut, à savoir l'existence d'un monde des femmes, nettement séparé de celui des hommes, qui joue un rôle important dans la socialisation et les échanges entre les tenants de cette culture ; ce monde a son territoire, ses zones d'influence, ses pouvoirs spécifiques, son code de communication entre les femmes, entre elles et leurs enfants, entre elles et leurs époux. Cette perception superficielle et parcellaire, coupée de son système de signifiants, fait obstacle à la communication interculturelle. Est-ce encore une manifestation d'ethnocentrisme cognitif que le THAN KOI (18) décrit comme la projection de ses propres modèles et son corollaire, le transfert de concept ? *L'observateur de façon consciente ou non... interprète une*

(16) CAMILLERI C. - Identités et changements sociaux. Point de vue d'ensemble, in *Identités collectives et changements sociaux* - Privat, 1980, pp. 331-344.

(17) STOEZEL J. - La psychologie sociale. Paris, Flammarion, 1963, 317 p.

(18) Le THAN KOI - Formes et sources de la reconnaissance ; perspectives pédagogiques et propositions d'actions - p. 163, in UNESCO op. cit.

réalité extérieure en se basant sur le système de valeurs et les concepts que son groupe a élaborés d'après sa propre expérience historique.

Dans le même ordre d'idée, nous observons un autre type d'approche parcellaire qui consiste à ne pas faire le lien entre les systèmes de valeurs attitudes et les mentalités qu'elles engendrent. Non seulement nos valeurs, nos actes sont des produits culturels mais aussi nos émotions, nos modes d'appréhension, nos modes d'être, fabriqués certes à partir des tendances, des dispositions, des capacités données à la naissance, mais fabriqués néanmoins par l'enculturation.

Par exemple, pour comprendre les jeunes immigrés maghrébins, on ne peut faire abstraction de leur éducation dans le milieu familial. Elle est influencée par l'origine des parents (rurale ou citadine, populaire ou élitare) sur laquelle se greffe l'influence de la tradition islamique. Cette éducation se différencie profondément de l'éducation occidentale, non seulement par ses méthodes, mais aussi par le modèle culturel qu'elle transmet. En effet, il y a prédominance de l'affectif par rapport au cognitif, du collectif par rapport à l'individuel, de l'apprentissage par mémorisation plutôt que par processus de conceptualisation, du normatif par rapport au libre choix, du conformisme à la tradition religieuse par rapport au sens critique ; ceci s'accompagne d'une « dépendance » affective, morale et intellectuelle (19). Ce modèle culturel sous-tend une certaine conception du monde.

A la lueur de toutes ces observations, la formation des professionnels en milieu migrant ne doit pas se baser seulement sur des apports de contenus descriptifs de la culture en question comparés à la sienne. Elle devrait surtout être une initiation à une méthode de recherche, c'est-à-dire l'étude des liens systématiques existant entre les phénomènes culturels, la recherche des réseaux de signification qu'ils impliquent, les mentalités qu'ils engendrent et les modes relationnels qui en découlent. La famille, lieu essentiel d'intervention du travailleur social, devrait être l'objet d'étude privilégiée. Nous verrons plus loin que c'est aussi dans son contact avec la famille que le travailleur social peut vivre un choc culturel important.

Après ce tour d'horizon des ethnocentrismes, stéréotypes, préjugés qui brouillent la perception des différences, passons à d'autres « parasites » de nature différente.

Les relations du travailleur social au migrant, la compréhension de sa culture se font dans un contexte social économique et politique. Elles

(19) Parler de dépendance ou de conformisme n'est pas ici un jugement de valeur témoignant de signes d'infantilisme ou d'inadaptation. Ce sont des caractéristiques de personnalité qui correspondent au système de valeur de la société traditionnelle au Maghreb, centrée sur les coutumes, les traditions et le respect de l'autorité. Pour ce type de société, ce type de personnalité est adaptatif.

sont marquées par l'inégalité, du fait de l'appartenance du migrant à des couches défavorisées, de sa provenance de pays anciennement colonisés. Souvent les attitudes ethnocentriques se conjuguent avec une idéologie politique ou avec un certain racisme qui ne peuvent qu'accroître les distorsions dans la perception des différences.

1.6. La négation de la différence par idéologie.

Dans un désir authentique de respect de l'autre, on prône une idéologie humanitaire : « Nous sommes tous des êtres humains », ou une idéologie politique : « les travailleurs immigrés sont avant tout des ouvriers exploités », ou une idéologie antiraciste : « il n'y a pas de différences entre les peuples, nous sommes semblables et égaux ». En fait l'approche idéologique nie la possibilité de s'affirmer comme différent et de se faire reconnaître comme tel. Mais nous savons, comme le dit Roger BASTIDE (20), que, si nous sommes influencés par une idéologie, *elle est partie prenante de notre personnalité et de nos mécanismes de pensée.*

1.7. Le racisme.

Produit du milieu d'origine, et de l'expérience de vie, il peut prendre des formes très subtiles et camouflées dans ce milieu professionnel qui se dit avoir des objectifs humanitaires. Les tensions et les heurts entre rapatriés d'Algérie et Maghrébins sont monnaie courante en France. Les attitudes paternalistes viennent souvent camoufler les attitudes discriminatoires.

Le professionnel en milieu migrant ne peut faire abstraction, dans une relation d'aide, du poids d'ostracisme, de racisme redoutable et du lourd phénomène de projection que peuvent charrier son milieu d'origine et, de façon générale, les mentalités collectives vis-à-vis des groupes minoritaires et en particulier de certaines ethnies.

En conclusion, toutes ces attitudes ethnocentriques, racistes, ces stéréotypes, ces préjugés idéologiques bloquent, interfèrent dans le processus de reconnaissance de l'autre et de sa différence sociale et culturelle. Déjà les ethnologues et sociologues ont pris conscience de l'importance de ces facteurs.

Le cheminement de l'ethnocentrisme à la science a été très lent. Pendant longtemps l'anthropologue a observé son objet d'étude en référence aux normes de sa culture propre plutôt qu'en soi, en tant qu'unité culturelle ayant une signification par elle-même. Le professionnel en milieu migrant a aussi ce cheminement à faire ; tel est l'objectif du processus de sensibilisation à la perception des différences.

(20) R. BASTIDE. Anthropologie appliquée, pp. 170-171, PAYOT, 1971, 245 p.

Mais malgré tout, il arrive souvent encore que la communication soit difficile ou même ne passe pas. Il y a une trop grande différence, qui fait qu'on est étonné, choqué, révolté ou alors, et cela souvent encore sans qu'on s'en rende compte, qu'on choque, révolte l'autre par son comportement. On ne se comprend plus. On ne communique plus. Il s'agit là d'un choc culturel qui apparaît lorsqu'on a dépassé, d'un côté ou de l'autre, le seuil de tolérance (21).

II. — LE CHOC CULTUREL COMME MOYEN DE PRISE DE CONSCIENCE DE SON SEUIL DE TOLERANCE ET DE SA PROPRE IDENTITE CULTURELLE.

C'est une réaction de dépaysement, plus, de frustration et de rejet, de révolte et d'anxiété, en un mot une expérience émotionnelle et intellectuelle qui apparaît chez ceux qui, placés par occasion ou profession hors de leur contexte socioculturel se trouvent engagés dans l'approche de l'étranger. Ce complexe de sentiments amène d'abord à rejeter l'environnement qui crée cet inconfort. Les coutumes et les habitudes du pays d'accueil sont perçues comme « mauvaises » parce qu'elles mettent mal à l'aise.

II.1. Le choc de la transplantation.

Un psychologue américain (22) a défini différentes étapes dans le choc de la transplantation.

1^{re} étape : lune de miel où, pendant quelque temps, le nouveau venu, en contact avec les autochtones parlant sa propre langue, est fasciné par la nouveauté ; c'est l'aspect folklorique qui enchante.

2^e étape : des difficultés de tous ordres apparaissent et une attitude hostile et agressive se développe. Cette phase est d'autant plus difficile que les gens du pays d'accueil sont indifférents et attendent du nouveau venu qu'il s'adapte. On lui répète : *ici, c'est comme cela* ! sans prendre en considération comment c'était chez lui.

3^e étape : l'abattement nerveux.

4^e étape : la dernière de l'ajustement, si les précédentes sont surmontées ; la tension disparaîtra grâce à une complète compréhension des indicateurs sociaux. On accepte le pays, il plaît, il apporte quelque chose.

(21) C'est un seuil de tolérance individuel qui n'a rien à voir avec le seuil de tolérance quantifié par des sociologues.

(22) Cité par le C.F.E.C.T.I. (Centre de formation des coopérants culturels et techniques Internationaux). L'autopréparation assistée, étape de l'autotransformation des enseignants affectés en coopération en 1979. Ministère de la coopération, 1979, 64 p.

Chez certains coopérants confrontés, à l'étranger, à des situations où il y a perte des signes familiers et des symboles de la réalité sociale, on observe un choc culturel : souci excessif de propreté, méfiance de ce qui est étranger, dépendance vis-à-vis des compatriotes plus anciens dans le pays, crainte d'être trompé, irritation démesurée pour les petites choses, un sentiment d'insécurité. Ils ne fonctionnent alors que par stéréotypes « les Algériens sont... » et ils finissent par se replier sur eux-mêmes, ressassant leurs griefs et s'en prenant avec aigreur à tous les responsables.

II.2. Le choc culturel chez les professionnels en milieu migrant.

Pour le groupe professionnel qui nous intéresse, les travailleurs sociaux en milieu migrant, ce choc culturel est aussi vécu, mais de façon ponctuelle, à travers des incidents et des interactions de la vie de tous les jours, au cours de démarches en commun ou au domicile de la famille, en internat avec les jeunes ou tout simplement au cours d'un entretien... Il engendre incompréhension, incommunicabilité et malaise dans la relation.

Ce choc est d'autant plus fort que l'écart entre les deux civilisations est plus grand. Il témoigne d'un seuil de tolérance dépassé dans l'acceptation de l'étranger et de l'étrange. Il est révélateur d'une différence culturelle essentielle entre soi et l'autre. La reconnaissance de ses sentiments ainsi que de ses modes d'être et de ses propres signifiants symboliques peut permettre de cerner son propre système de valeurs qui sous-tend les représentations et les comportements de rôles.

Malheureusement, nous avons constaté que les travailleurs sociaux et les consultants divers en milieu migrant, formés à la relation duelle basée sur des valeurs de non-jugement et d'acceptation, écartent cette expérience affective, la jugeant non professionnelle. Ils la compensent souvent par une attitude hyperprotectrice, ou adoptent une position d'autorité afin de neutraliser le malaise ou la tension, ou même s'accusent d'un échec personnel.

Or, ce choc culturel est un moyen important de prise de conscience de sa propre identité culturelle, reconnue comme facteur essentiel de l'appréciation et du respect de l'identité d'autrui. La culture de l'autre joue dans ce cas comme miroir de sa propre identité culturelle.

II.3. Le choc culturel chez les ethnologues.

Les ethnologues parlent de ce phénomène et le préconisent comme donnée d'étude.

DEVEREUX (23) décrit l'angoisse de l'ethnologue devant les données qu'il recueille et qu'il analyse. Pour lui, c'est la difficulté centrale et la

(23) DEVEREUX G. De l'angoisse à la méthode, *traduction d'un livre de 1967 - Flammarion.*

donnée la plus fructueuse de toute science humaine. La subjectivité de l'ethnologue et les perturbations déclenchées par ses activités d'observateur, autant que le comportement du sujet observé, font partie de l'observation. DEVEREUX parle de contre-transfert. Il dit : quand je bute devant une difficulté, je sais qu'il faut en chercher la solution en moi-même et non à l'extérieur. Pour lui les facteurs principaux de ces difficultés du contre-transfert sont : le vécu de la personne, le sexe, l'âge, la profession, l'idéologie, la culture et la position personnelle du chercheur. Il cite le cas de l'ethnologue Geza ROHEIM qui ne se rendait pas compte que certaines différences dans son interprétation des deux cultures étudiées étaient dues non seulement au fait que ces deux cultures étaient différentes mais aussi, en grande partie, au fait que l'une et l'autre de ces cultures ne lui avaient pas attribué le même statut social.

De même, pour Marie-Claude VIGUER (24), sociologue du domaine occitan, mais aussi sociologue occitane autochtone, le scientifique doit admettre ses propres implications dans un domaine plutôt que de les occulter. Cela relève d'une décision *qui relève à son tour d'une opération mentale dite prise de conscience*.

11.4. Le choc culturel comme méthode de formation.

Le choc culturel comme méthode de formation est expérimenté par certaines écoles de service social aux U.S.A. et dans le sud-est asiatique. Cette technique est utilisée avec des travailleurs sociaux appelés à s'occuper des populations migrantes originaires des îles de Micronésie, des Philippines et de Hong-Kong.

Après une courte initiation théorique à la culture en question, le principe pédagogique est de faire vivre les étudiants dans le pays d'origine de ces migrants. Le séjour n'est en rien un stage professionnel, mais une initiation, hors de tout cadre et statut professionnel, à la découverte active et personnelle de la nouvelle culture.

Dans une de ces expériences (25), on a demandé aux étudiants de tenir dès leur arrivée un journal où seraient notées les expériences journalières non seulement avec leurs observations et découvertes mais aussi avec leur vécu. On a constaté qu'après une courte période de lune de miel, se sont développés chez les stagiaires les mêmes réactions affectives et les mêmes comportements que ceux décrits plus haut : hostilité, révolte, abattement nerveux, stéréotypes négatifs sur les autochtones, etc. Puis, ces réactions ont généralement abouti, si on s'y est arrêté pour y

(24) Marie-Claude VIGUER, Distance et identification ou le chercheur minoritaire et son objet. *Annales*, Tome XV, 1979, N° spécial, (p. 26), pp. 17-26.

(25) Cross-cultural Learning and self Growth - N. Y. International Association of Schools of Social Work, 1977, 121 p.

réfléchir, à la prise de conscience de son propre cadre culturel comme fondement de la relation avec la population indigène. Alors seulement, ont pu se développer de nouveaux modes de perception des situations, de communication et de résolution du problème, en un mot une certaine créativité.

Tout s'est passé comme si cette rencontre de l'autre différent culturellement, lorsqu'elle se fait sans plus aucune protection ni aucun pouvoir liés au statut professionnel, permettait d'apprendre à découvrir ses propres barrières et celles de l'autre culture, stimulant la créativité et développant la tolérance. (Il faut préciser que cette expérience pédagogique était sérieusement encadrée par des moniteurs rencontrant régulièrement les stagiaires en groupe ou individuellement).

Une autre expérience (26) consistait à créer des situations de choc culturel, au sein même du lieu de stage, toujours situé en Micronésie. Ces situations étaient expérimentées *in vivo* dans les interactions entre les moniteurs presque tous originaires du pays et les étudiants américains. Puis venait la phase de verbalisation de cette expérience par les étudiants.

Ainsi par exemple certaines femmes américaines portaient des mini-jupes ou des shorts ; le staff a jugé utile d'utiliser cette situation pour faire découvrir aux stagiaires le système de tabous, liés au corps, prévalant dans la société micronésienne et en particulier que les cuisses étaient, dans cette culture, une partie du corps tabou, à ne pas montrer publiquement. La méthode pédagogique choisie n'a pas été d'en informer le groupe mais d'opter pour une approche pouvant toucher également le niveau affectif.

Ainsi, lors d'une rencontre du groupe d'étudiants pour une séance de travail en plein air sur la pelouse, la conférencière, originaire de Micronésie, a donné son cours vêtue du costume traditionnel : la jupe longue et le buste dénudé ; à la fin du cours il a été demandé aux stagiaires d'exprimer leurs réactions : elles furent de colère, de critique de la situation, de pseudo-indifférence, d'intérêt érotique etc. Il a été alors possible de faire le parallèle entre leurs réactions et celles de Micronésiens face à une étrangère aux cuisses dénudées.

Pour notre part, à ce stade de notre expérience et de notre réflexion, nous sommes encore à la recherche de modalités pédagogiques permettant de créer en stage des situations de « choc culturel », afin que la culture des migrants soit décodée à un niveau affectif et pas seulement cognitif. Toutefois, nous pouvons d'ores et déjà faire trois remarques :

1) Dans les groupes de formation à composition pluriethnique (27), se créent des échanges et des interactions fort intéressants. Ils peuvent

(26) Gregory G. TRIFONOVITCH - *On Cross-cultural Techniques - Topics in Culture Learning*, Vol. 1, August 1973, pp. 38-47.

(27) Formés de travailleurs sociaux français et étrangers parmi lesquels des migrants ou des personnes issues de familles migrantes.

servir de matériau de travail pour faire découvrir aux stagiaires, dans le *ici et maintenant du groupe*, les contours de leur propre identité au contact de celle des collègues issus d'une autre culture.

2) Nous avons constaté à travers des jeux de rôle de situations courantes de la vie professionnelle que les réactions émotionnelles les plus vives (le choc culturel) des travailleurs sociaux français se développent essentiellement en liaison directe avec la spécificité de leurs interventions.

En effet, leur propre schéma familial, influencé par une idéologie d'émancipation sinon de libération de la femme, se heurte en particulier en ce qui concerne le statut de cette dernière et surtout en milieu maghrébin et/ou portugais, à un schéma familial très différent. La découverte d'un mode de fonctionnement familial dans lequel les statuts sont prédéterminés au niveau manifeste mais très variés au niveau latent et où les modes de communication sont codifiés mais souvent non verbaux « *choque* » ces travailleurs sociaux dans leur représentation d'un modèle idéal de fonctionnement familial sous-tendue par une conception professionnelle, idéalisée de verbalisation des conflits et de communication directe avec tous les membres de la famille.

De plus, leur besoin de cohérence et de rationalité, écartant le religieux et le magique de la vie courante et laissant peu de place aux explosions affectives, bute contre des orientations de vie très imprégnées d'irrationnel, d'affectif, où la magie et la religion sont présentes dans tous les actes quotidiens.

3) Le choc culturel existe aussi pour les travailleurs sociaux issus de la même ethnie que les migrants ; il peut même être plus violent et accompagné d'un rejet très fort, car il reflète la rencontre avec une partie des traits culturels rejetés, refoulés, dévalorisés : jugés primitifs, arriérés ou trop orientaux... Eux aussi ont besoin de passer par une prise de conscience de leur identité, s'ils travaillent avec des familles originaires de leur pays.

Tout ceci forme la trame des réactions affectives dans la rencontre du travailleur social avec les familles migrantes.

En conclusion, traiter le choc culturel est une démarche pédagogique importante dans l'éducation interculturelle. Cette démarche part du principe que la *conscientisation* culturelle de soi précède la reconnaissance ethnique des autres groupes. Le heurt avec la culture de l'autre joue comme révélateur de sa propre culture.

III. — LA RECONNAISSANCE DE L'AUTRE DANS SON IDENTITE CULTURELLE.

Comme le professionnel en milieu migrant a besoin du miroir de l'autre différent culturellement pour mieux cerner les limites de son identité, de même le migrant aura besoin d'un représentant de la société d'accueil pour affirmer son identité culturelle.

En effet, comme le dit BAZIN (28), *l'image que perçoit l'individu, comme le groupe, de sa propre identité culturelle, tout en étant fondée sur une expérience intime, a beaucoup de mal à s'explicitier à se dégager d'une subjectivité floue, l'individu courant ne peut s'analyser lui-même ; le vécu lui confère une conscience globale non discursive qui ne peut que difficilement s'exprimer par des mots donc se transmettre. Or, cette transmission, qu'elle se fasse verbalement ou par d'autres média, est très importante dans le processus de reconnaissance et de renforcement de l'identité du migrant. Elle seule lui permettra de sortir de cette subjectivité floue. Un questionnement et une écoute adaptés pourront l'aider dans ce sens et seront susceptibles d'éveiller en lui le sentiment d'être accepté ou compris.*

III.1. Un questionnement et une écoute adaptés.

Donnons quelques précisions sur ce que cela signifie :

Tout d'abord, c'est chez celui qui questionne, toute une attitude de compréhension active et un esprit de découverte qui vont au-delà d'une empathie passive.

De plus, c'est dépasser la tendance assimilatrice, fréquemment observée dans les groupes de formation, qui consiste à ramener immédiatement à un schéma connu ce que l'étranger essaye d'explicitier de sa différence. On lui renvoie *c'est comme chez nous en France* Il y a 30-40 ans dans les campagnes ou cela se trouve en France aussi sans même lui laisser la possibilité de se faire connaître.

Enfin, il ne s'agit pas de diriger un récit à partir d'un questionnaire ou même d'une grille d'entretien, cette méthode n'étant adaptée ni à la spécificité de la relation entre le travailleur social et son client, ni à l'objectif recherché. Il s'agit plutôt d'amener la conversation à partir de quelques thèmes ou même seulement de manifester de l'intérêt pour ce que l'autre exprime de sa différence dans le but de susciter des témoignages et d'encourager la mémoire. Bref c'est être curieux envers les facteurs socioculturels qui identifient la personne et donnent un sens à son expérience.

III.2. Quelques points de repères quant à ces facteurs socioculturels.

1) L'observation de la réalité concrète, physique de la personne et de son entourage humain et matériel : vêtements, signes particuliers, tatouages, bijoux, couvre-chefs et aussi mimiques, postures, gestes traditionnels, agencement de la maison, objets symboliques, en un mot tout ce qui peut témoigner de l'enracinement traditionnel. Les travailleurs sociaux, même dans les visites à domicile, se basent trop souvent sur le

(28) L. BAZIN (p. 75), *Op. cit.*

discours verbal uniquement. La formation doit développer ce sens de l'observation et ce mode de décodage par des méthodes audio-visuelles.

2) L'écoute attentive du discours du migrant dans ses aspects formels : répétitions de certains mots clés, expressions spécifiques, citations de proverbes ou d'histoires édifiantes et leur éclaircissement, si on le juge possible, avec le migrant lui-même.

Le langage comme l'art, les rites, les mythes est un système de symboles signifiants de la culture. Il peut être une clef pour la compréhension du système de valeur de la personne.

Ainsi par exemple, dans notre recherche auprès de migrants juifs marocains (29), nous avons été frappés par la répétition du mot respect et de l'expression *chez nous c'était le respect des enfants pour les parents*. Nous l'avons éclairci avec les interviewés eux-mêmes et des informateurs. Il s'avère que cette notion de respect est une des pierres d'angle de la famille juive maghrébine, dans la société traditionnelle. Elle dépasse de beaucoup la signification occidentale, que nous lui donnons de déférence et de distance à accorder à certaines personnes. Elle implique ici la soumission indiscutable aux parents, la négation de soi en tant qu'être ayant ses propres goûts, désirs et volontés et ceci même lorsqu'on est adulte et soi-même parent.

Le processus de formation interculturelle doit donc développer ces capacités de communication qui résident non seulement dans l'écoute des mots clés mais aussi dans l'élucidation avec l'autre, dans la mesure du possible, de ses propres schémas. Nous abordons là le troisième point de repère.

3) Poser des questions pertinentes qui puissent stimuler des réponses riches en information. Elles permettent au migrant de se faire connaître et reconnaître par toute l'expérience culturelle, individuelle et collective qui forme la trame de ses souvenirs, expériences quotidiennes, et donne des significations en fonction desquelles il a aménagé, ordonné, dirigé sa vie. Ce sont son lieu de naissance, son village, sa ville, son quartier, sa famille, avec les rôles sociaux et familiaux et aussi les fêtes, les rites avec toutes ces résonances affectives que celles-ci ont pour lui ; c'est tout ce qu'il a quitté, pourquoi, avec quelle douleur, quels espoirs. Au-delà de l'anecdote et de ses péripéties, c'est son vécu, son histoire qu'il peut ainsi mettre en scène.

Quelques éducateurs de l'Education surveillée ont participé à la recherche (30) de l'équipe dirigée par Mme MALEWSKA-PEYRE du C.F.R.E.S. de Vaucresson. Par les interviews qu'ils avaient à mener avec

(29) Margalit COHEN, Aspects psychologiques de l'acculturation des Juifs marocains. Etude d'un groupe de migrants en France. Op. cit.

(30) H. MALEWSKA-PEYRE : La crise d'identité des jeunes immigrés : Annales de Vaucresson, N° 15, 1978, pp. 157-182.

les jeunes immigrés, ils ont découvert une autre façon de s'intéresser à eux. Il suffisait de quelques questions sur leur expérience culturelle au sein de la famille, dans le pays d'origine et leur vie en France, pour que se déverse tout un flot d'informations sur leur milieu familial, sur la façon dont ils le percevaient, s'y situaient. En un mot, ces jeunes immigrés racontaient leur vie replacée dans un contexte social et culturel (31).

Malheureusement, dans la pratique courante, les professionnels en milieu immigré font souvent l'impasse sur l'histoire de vie du migrant dans son pays d'origine ou sur celle de son milieu familial. Par une attitude assimilatrice souvent inconsciente, ils ont tendance à considérer leurs « clients » comme s'ils étaient nés le jour de leur arrivée en France. Ils oublient tout un pan de vie dans le pays d'origine dans l'optique de leur socialisation présente ou future. Très préoccupés par la nécessité de les aider à s'adapter rapidement dans le nouveau pays et, pour les jeunes, de les préparer à un avenir, ils déclarent fréquemment *tout ceci est du passé, maintenant vous vivez en France !...* Or, si on laisse le migrant parler, c'est de sa vie passée qu'il parlera, d'autant plus qu'il y aura eu rupture et perte de statut social en France.

III.3. L'histoire de vie.

L'histoire de vie est une méthode utilisée en sciences sociales par les sociologues, ethnologues, historiens (32). Elle dépasse l'histoire de cas, courante dans les milieux d'action psychoéducative et psychiatrique. Elle utilise non seulement de très longues interviews avec la personne elle-même, si elle est encore en vie, mais aussi des documents, des lettres, des souvenirs intimes et des informateurs.

En faisant raconter sa vie à un représentant de la culture étudiée, le chercheur rentre dans le mécanisme d'interprétation entre l'individu et le milieu dans lequel il vit, dans l'entrecroisement entre le psychologique et le social. L'individu décrit comment il vit les situations. S'il s'agit de société intacte, il parlera des rôles et des statuts sociaux, familiaux et professionnels dans leurs aspects subjectifs et aussi des valeurs et des normes telles qu'il les perçoit. Lorsqu'il s'agit de sociétés en acculturation, il décrira les changements dans leurs aspects intériorisés et des problèmes d'identité qui en découlent. Le livre de Selim ABOU (33) sur quatre histoires de vie de migrants de la deuxième génération en Argentine, issus de parents libanais, illustre bien cette deuxième situation.

(31) H. MALEWSKA-PEYRE, C. BASDEVANT, A. EYZAT, A. LAHALLE, M. NERY. Les jeunes immigrés et leur culture. C.F.R.E.S., Vaucresson, 1978, 170 p.

(32) Rappelons les études de THOMAS et ZNANIECKI sur l'adaptation des migrants polonais aux Etats-Unis en 5 volumes.

(33) Selim ABOU : Immigrés de l'autre Amérique. Plon, Paris, 1972, 555 p.

Certes, pour le professionnel en relation avec le migrant et sa famille, il n'est pas question de se transformer en chercheur recueillant l'histoire de vie de ses clients pour s'informer de leur culture ; ce qui est préconisé, c'est l'esprit qui accompagne l'utilisation de cette méthode biographique : un intérêt sincère pour son informateur, une sympathie mutuelle (on ne raconte pas sa vie à n'importe qui) et une curiosité, sans blesser ni choquer l'autre. Mais les objectifs ne sont pas les mêmes, là il s'agit de recherche, ici il s'agit d'un processus permettant le renforcement de l'identité.

Par une attitude clinique ouverte intégrant les multiples références socioculturelles, le professionnel peut aider le migrant à se situer à la croisée des axes synchronique et diachronique :

Sur un axe diachronique, car en parlant de son passé le migrant se rattache à la constellation historique sociale et culturelle dont il est issu dans un espace de vie dans un groupe. Cela est d'autant plus important pour les personnes issues de sociétés traditionnelles où il existe au fil des siècles une indéfectible fidélité aux ancêtres. Il redevient un sujet participant à l'histoire.

Sur un axe synchronique, car le migrant se situe sur l'axe du temps présent, aboutissement des modifications antérieures et il s'intègre dans une configuration sociale où tous les éléments sont en interrelations continues.

Par cette ouverture et cette curiosité active, le travailleur social peut aider le migrant « à prendre la parole » et à définir, d'abord pour lui-même puis pour l'autre, son identité. Comme le dit BOURDIEU (34) : *Les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées, dominées jusque dans la production de leur image du monde social, de leur identité sociale... Elles sont exposées à devenir étrangères à elles-mêmes.* L'objectif est donc de développer la capacité de trouver tous les moyens possibles pour « donner la parole » à l'autre, aliéné dans son identité.

III.4. Nouveaux rôles professionnels.

Cette troisième phase de la formation à la découverte de l'autre dans son identité culturelle implique, sur le plan pédagogique, un processus de déconditionnement du travailleur social par rapport à certains comportements professionnels enseignés au cours de la formation de base et un apprentissage de nouveaux rôles.

En effet, en premier, le professionnel devrait sortir de la « sacro sainte » non-directivité et, comme il a été dit plus haut, développer une attitude de curiosité active, de questionnement très large. Il ne faut pas

(34) BOURDIEU P. Une classe objet - Acte de la recherche en sciences sociales, (p. 4). Nov. 1977, 17-18, pp. 2-5.

oublier que le courant rogerien en thérapie et le courant de case-work en action sociale, basés sur une idéologie humanitaire, ont magnifié la relation duelle et la non-directivité, au nom des valeurs de non-jugement, de disponibilité et de découverte de l'autre. En même temps ils ont fait l'impasse sur les réalités sociales, politiques et culturelles du client. Avec les migrants, il est indispensable de réintroduire la dimension sociohistorique à travers un intérêt centré sur ces facteurs qui stimulera le migrant « dominé » à prendre la parole ; on peut dénommer cette curiosité : une certaine directivité.

Dans le même ordre d'idées, le professionnel doit accepter de ne plus être le détenteur d'un savoir, d'un pouvoir et d'un faire et de se présenter comme celui qui ne sait pas et qui cherche à découvrir auprès du migrant lui-même. Ce dernier devient celui qui sait, qui informe sur sa culture, tandis que le travailleur social informe sur la société d'accueil. Il y a là passage d'une relation de pouvoir basé sur un statut professionnel à une relation paritaire d'échanges et de réciprocité. La dyade « aidant-aidé » se situe alors à un point défini de la configuration sociale et de l'évolution historique, selon un rapport d'étroite complémentarité et sur la base d'un respect mutuel.

Enfin le travailleur social en milieu migrant doit particulièrement intégrer dans son intervention le lieu d'où elle part, c'est-à-dire l'institution dans laquelle il travaille, le service et le lieu d'exercice du pouvoir, qu'elle soit d'une association d'alphabétisation, d'un service social familial, d'une mesure d'AEMO par le juge pour enfants, ou même d'un stage de formation pour jeunes. L'institution est toujours porteuse d'une idéologie, elle a certains buts et se donne certains moyens pour les réaliser. On y adhère plus ou moins mais on transporte avec soi certains de ses objectifs et de ses représentations fantasmées. Le migrant sera toujours perçu à travers le prisme déformant de l'institution où exerce le travailleur social et, quoi qu'il fasse, celui-ci sera toujours perçu par le migrant comme le représentant d'un service donné « inséré » dans la société d'accueil, avec des pouvoirs plus ou moins importants d'aide matérielle, de formation professionnelle ou de contrôle social etc. Il suffit de lire attentivement des documents émanant de lieux institutionnels différents pour voir comment interviennent ces facteurs. Dans les groupes de femmes migrantes (35), nous avons observé qu'elles se présentent très différemment lorsqu'elles rencontrent l'assistante sociale seules, que lorsqu'elles se rencontrent entre femmes, même en présence de la même assistante. Aussi, dans l'intervention en milieu migrant, être au clair avec le lieu d'où part l'intervention est particulièrement important. La formation ne doit pas laisser dans l'ombre cet aspect.

(35) M. COHEN, M. DANON, M. MIKOLITCH et V. SAMUEL. Expérience de travail de groupe auprès des femmes juives du Maghreb installées récemment en France - *Sauvegarde de l'enfance* 1975, 5-6, pp. 311-319.

CONCLUSIONS

Nous ne prétendons par avoir fait le tour du problème, un long chemin reste encore à parcourir, éclairé par des recherches comparatives interculturelles et des expériences de formation. Seuls un certain nombre de principes et de thèmes ont été évoqués ici.

La formation à l'intervention auprès des familles migrantes, et de façon générale à l'approche interculturelle, ne peut se limiter à des apports intellectuels sur les cultures concernées. Comprendre et se représenter une culture n'est pas travailler sur un pur concept ou sur un ensemble inerte, mais c'est comprendre l'autre à travers ce qui l'identifie, le signifie et le touche profondément.

Cette compréhension est facilitée et développée par un processus d'apprentissage au respect et à l'écoute des différences culturelles. *Mais respecter l'autre, c'est avant tout être exigeant par rapport à soi-même et aux fondements cognitifs de son action* (36).

La première démarche est donc de cerner ses propres préjugés, ses attitudes ethnocentriques, ses jugements de valeur, ses réactions xénophobiques, tout ce qui parasite et bloque l'empathie et la décentration nécessaires au respect et à l'écoute de la différence. C'est en se détachant d'une pensée convergente et reproductrice et en développant un esprit de découverte et même de créativité que pourra émerger la tolérance à la différence.

Le choc culturel en tant que réaction émotionnelle et intellectuelle qui apparaît chez ceux, qui sont placés, par occasion ou profession hors de leur contexte de civilisation, est aussi un objectif et une méthode de la formation à l'approche interculturelle. Il permet de prendre conscience des différences les plus importantes et les plus significatives qui nous séparent de l'autre différent culturellement et de mieux cerner les contours de son identité propre.

Enfin, parallèlement à cette décentration et cette prise de conscience, la formation doit avoir comme finalité de développer une écoute et un questionnement pertinents qui puissent stimuler le migrant « à prendre la parole » c'est-à-dire à s'exprimer, verbalement ou par d'autres moyens, sur sa réalité socioculturelle passée et présente qui l'identifie et donne un sens à son expérience. Cette approche est susceptible d'éveiller chez le migrant le sentiment d'être accepté, reconnu. Il pourra alors retrouver sa dignité et restaurer l'image de soi aliénée. Il ne sera plus un handicapé

(36) Martine ABDALLAH-PRETREILLE. L'interculturel au niveau de l'école. Finalités et lignes directrices. p. 144, in Unesco op. cit. PP. 139-151.